

L'OISEAU DU DÉSERT

Alain se releva pour faire place au médecin qui allait sonder les blessures de Jean.

En ce moment une voix grave et émue se fit entendre derrière lui, qui disait :

« Alain et Jean Prigent, vous êtes des héros. Cidavant comte de Plestin, tu as fait plus que ton devoir. Yves Le Braz, Joël Le Gac, Pierre Le Hélo, vos noms appartiennent à l'histoire. Tous ici, marins de Bretagne, soldats de la Kerret-ar-laz, vous avez bien mérité de la patrie. La patrie vous glorifie et remercie par ma voix. »

Tous levèrent la tête et reconnurent le représentant du peuple Jean Bon Saint-André.

Il était heureux et fier ; il souriait. Il ajouta pourtant avec une sorte de mélancolie :

« Seulement vous avez été trop vite en besogne. Quand nous sommes arrivés de Morlaix, il n'y avait plus rien à faire. »

Il montrait les huit cents gardes nationaux morlaisiens rangés en bataille, l'arme au pied.

Puis, s'avançant vers la comtesse Ameline, il lui baisa galamment la main.

« C'est la main d'une héroïne, dit-il, elle ne peut être mieux que dans celle d'un héros. J'espère, citoyenne, que tu ne me défendras pas d'assister à tes noces ? Car on peut parler de tes noces, n'est-il pas vrai, maintenant que tu es veuve ? »

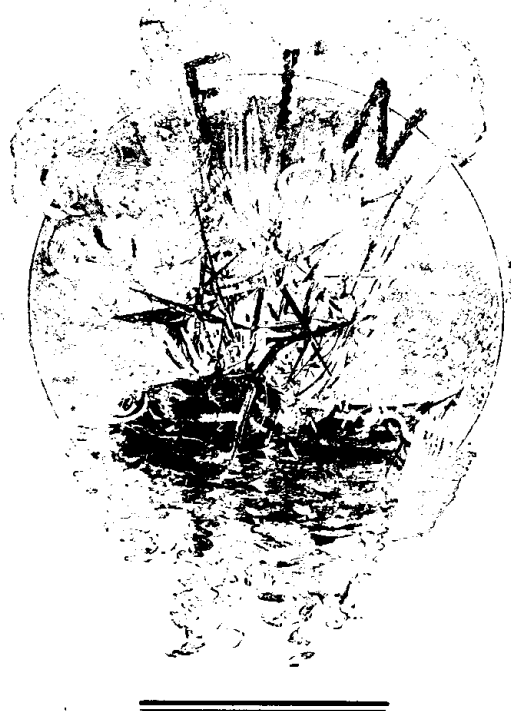
Tout à coup une grande clameur s'éleva sur tout le rivage, et, d'un commun accord, toutes les têtes se découvrirent.

Là-bas, au large de Trégastel, deux vaisseaux accouplés, collés l'un à l'autre pour mieux dire, apparaissaient ceints de flammes, couronnés de fumée. L'un était une frégate anglaise, l'autre démâté, mutilé, haché, portait à sa corne les trois couleurs de France.

« Vive la France ! messieurs, cria Alain Prigent, et gloire à ceux qui meurent pour elle, ensevelis dans leur triomphe ! »

Une formidable explosion ébranla l'air et les deux vaisseaux disparurent dans une gerbe d'étincelles.

Ervoan Madeuc venait d'allumer le dernier bouquet de la fête. Deux vaisseaux anglais avaient sauté.



Laissez-moi vous conter une bonne histoire qui vient d'Irlande. Un pauvre Irlandais, colportait de porte en porte des petits chats qui venaient de naître. Afin de tenter un pasteur presbytérien, notre homme lui dit que c'était des chats protestants. Cette recommandation n'eût pas l'effet désiré et l'Irlandais dut remporter sa marchandise.

Quelques jours plus tard, le pasteur rencontra encore l'homme aux chats. Cette fois il était arrêté devant un presbytère et les offrait à la servante du curé comme chats catholiques. Le pasteur intervint : « Tu m'as dit l'autre jour qu'ils étaient protestants. » « Oui, mais, c'est parce qu'aujourd'hui ils voient clair. »

I.

LE CHERCHEUR D'OR.

On sait que le centre de l'Australie, de cette île immense, jetée à notre antipode, est occupé par un désert jusqu'ici infranchissable et non moins vaste, non moins inhospitalier que le désert africain. Des voyageurs qui ont tenté récemment de traverser ces contrées inconnues prétendent, il est vrai, qu'elles ne sont pas uniformément isolées et stériles, comme les premières explorations l'avaient fait croire. Toujours est-il que l'Angleterre, malgré son génie colonisateur, malgré la hardiesse de ses pionniers, occupe seulement une bande plus ou moins étroite sur les rivages de cette île colossale ; des villes populeuses et florissantes, où l'on trouve les raffinements et les merveilles de la civilisation la plus avancée, forment comme une chaîne autour de la partie centrale ; quant à cette partie centrale elle-même, aucun Européen encore ne l'a traversée. Sa vaste étendue, le manque d'eau potable, l'absence de toute production utile, les tribus sauvages qu'on y rencontre parfois, et qui conservent leur farouche indépendance, ont toujours empêché les voyageurs de pénétrer jusqu'au cœur de cette région mystérieuse, et plusieurs de ceux qui ont tenté l'entreprise sont morts misérablement à la peine.

C'est sur la limite de la colonisation australienne, dans l'état de Victoria et dans le bourg de Dorling-station que vont se dérouler quelques-uns des événements de cette histoire.

Ce bourg devait son nom à un squatter qui, quinze ans auparavant, avait formé à cette même place une de ces vastes bergeries appelées *stations* dans le pays. Dorling, après s'être enrichi à engraisser des bœufs, était retourné en Europe et les immenses terrains de sa propriété avaient été revendus en détail. Un centre de population n'avait pas tardé à se créer en cet endroit où l'on montrait au voyageur comme une curiosité locale, la petite maison de bois maintenant croulante et vermoulue, que le squatter avait construite lors de son arrivée dans ces solitudes. Quoi qu'il en fût de ces humbles commencements, Dorling-station était, à l'époque dont nous parlons, un bourg de quelque importance. A la vérité, la plupart des habitations, construites en bois, n'avaient pas plus d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée ; mais on y trouvait des magasins bien approvisionnés, une excellente auberge, une maison d'école, un temple protestant, une église catholique, enfin tout ce que pouvaient exiger les besoins physiques et moraux de sa population. Les édifices publics, malgré leur exiguité, avaient une apparence monumentale qui ne rappelait nullement la barbarie d'une ville naissante, et l'église notamment, avec ses fenêtres gothiques, son clocheton de pierre svelte et découpé à jour, eût fait penser à quelque vieux village de notre vieille et catholique Bretagne.

Cependant l'illusion ne pouvait être longue : à dix milles seulement de Dorling se trouvait le désert australien avec la faim, la soif, la stérilité, et toutes les horreurs des grandes solitudes. Au delà du bourg, les cultures cessaient tout à coup ; c'était à peine si l'on rencontrait encore çà et là quelques stations de moutons, les plus pauvres et les moins recherchées par les squatters. L'œil n'apercevait plus que des sables, des rares gommiers s'élevant au-dessus des taillis inextricables de maals, parfois des lagunes d'eau salée et amère. Là aussi l'étrange nature australienne, refoulée par les envahissements de la civilisation, reprenait ses droits, se manifestait par ses plus beaux et ses plus curieux échantillons. Le cygne noir s'ébattait majestueusement à la surface des lagunes, tandis que l'ornithorhynque, ce bizarre animal qui rappelle les plus informes essais de la création durant les époques palé-

ontologiques, l'ornithorhynque avec son corps de castor, son bec de canard et son ergot venimeux, se jouait dans les marais environnants. Des troupes de kangourous s'élançaient par bonds prodigieux, comme des sauterelles gigantesques, soutenus par leurs longues et robustes queues. L'oiseau-lyre, qui le cède à peine en beauté au paon lui-même, voltigeait dans les fourrés des montagnes, et l'émeu, cette autruche australienne, courait avec une inconcevable agilité sur les sables brûlants. Mais dans les sables, dans les taillis, au bord des lagunes, partout, le promeneur imprudent risquait de rencontrer le serpent noir, ce terrible indigène qui n'a pas cédé devant l'Européen, comme les autres habitants du sol, et dont la morsure est toujours mortelle.

Il semblerait que Dorling-station, en raison de sa situation écartée sur les confins du désert, eût pu difficilement prospérer ; mais elle se trouvait sur la grande route qui conduisait de Melbourne à Sydney, à travers une foule d'autres villes naissantes, et elle était fréquentée par des bouviers, des émigrants et des touristes qui laissaient d'ordinaire en passant bon nombre de dollars dans le pays. D'ailleurs une circonstance particulière lui avait fait prendre depuis peu un développement inespéré.

La colonie entière était alors en proie à la fièvre de l'or. Le précieux métal avait été découvert d'abord au mont Alexandre ; puis à Balarath, à Bendgo et dans plusieurs autres localités du Victoria. Or, le bourg de Dorling étant voisin de ces localités, l'immense agglomération de mineurs était obligée de s'y approvisionner en partie. De plus les caravanes qui se rendaient de Melbourne aux placers, ou qui en revenaient, avaient pris récemment l'habitude de passer par Dorling dont la route, quoique moins directe, était plus commode et moins défoncée que les autres ; ainsi l'heureuse bourgade pouvait prélever un tribut sur ceux qui couraient après la fortune et sur ceux qui étaient parvenus à la saisir.

Une troupe nombreuse appartenant à cette première espèce de voyageurs s'était arrêtée à l'auberge de Dorling-station, un soir d'octobre, mois qui correspond à peu près à notre mois de mai. Wagons et chevaux n'ayant pu trouver place dans les écuries de la maison publique encombraient la cour, tandis que les maîtres, après avoir envahi les chambres, la salle commune et les corridors, refluaient jusque sous la véranda où plusieurs d'entre eux se disposaient à passer la nuit, enveloppés dans leurs couvertures de laine. Néanmoins ceux-là ne se montraient ni moins bruyants ni moins joyeux que leurs compagnons. Ils buvaient leur grog avec la gaieté de gens qui se croyaient certains d'être immensément riches quelques jours plus tard, et au dehors comme au dedans de la maison, retentissaient des chants et de gaillards propos, en toutes sortes de langues.

Comme la nuit allait tomber, un nouveau voyageur à cheval, arrivant isolément par la route de Melbourne, vint s'arrêter devant l'auberge dans l'intention d'y demander un gîte.

Ce cavalier, auquel nul dans la maison ne prenait garde, était pourtant remarquable à plus d'un titre. Il avait environ trente ans ; il était grand, vigoureux et bien proportionné. Son visage, quoique bronzé maintenant par l'action du soleil tropical, avait conservé une finesse de lignes, une délicatesse d'expression assez rares chez les hommes d'action à la catégorie desquels ce voyageur semblait appartenir. Il portait toute sa barbe, une barbe noire et touffue, dont, malgré les agitations de sa vie aventureuse, il prenait un soin particulier. Ses traits, d'une régularité parfaite, annonçaient à la fois la hardiesse et la bonne humeur, tandis que ses yeux noirs décelaient une impétuosité de caractère qui ne lui permettait pas d'ajourner l'exécution des projets qu'il avait conçus une fois, si audacieux qu'ils pussent être.